

CLEC – UAICF

67^e CONCOURS LITTÉRAIRE (2018)

Section 2 : Prose à sujet libre

La conférence

Marie-Noëlle Rouanet, 1^{er} prix

Publié dans *Le dévorant* n°296

« Ce sera à vous dans cinq minutes ! »

Michel Joubert sent une grosse goutte de sueur dégouliner depuis le haut de sa tempe tout le long de sa joue. Cinq minutes, il devrait avoir le temps de faire ses dix répétitions complètes. Il regarde sa montre puis murmure, inaudible au milieu des échos du conférencier qui le précède — venu rendre compte de son étude comparée des traces de sueur laissées sur le carrelage et le parquet par différentes espèces animales — :

« Exergue : du grec *ex*, hors de, et *ergon*, ouvrage ; s'emploie pour un propos placé en entête ou après la fin d'un livre (dédicace, citation) au sens de « mis à part ». *Dans son exergue, l'auteur dédie son livre à son père.* Mettre en exergue : faire un aparté, une parenthèse. Du fait que les exergues précèdent généralement l'ouvrage proprement dit, une déviation du sens originel s'est produite au tournant du siècle, donnant au terme le sens contraire de mettre en avant, faire ressortir. *Les résultats financiers mettent en exergue les avantages de la nouvelle restructuration.* »

Michel Joubert regarde sa montre : quarante secondes. Il va y arriver : « Exergue : du grec *ex...* »

Il serait difficile de retrouver l'origine du choix de cette formule magique pour contrer les angoisses de Michel Joubert. Le mot exergue, d'ailleurs, était loin d'être le seul qu'il décortiquait ainsi, puisque sa pensée obsessionnelle s'était de fait acharnée à retrouver tous les termes énantiosémiques de la langue, autrement dit tous ceux possédant au moins deux sens opposés, tels les plus connus que sont hôte ou écran, mais aussi les verbes louer, apprendre, remercier... et bien d'autres encore.

La pensée magique verbale ne fut pas toujours aussi développée chez Michel Joubert : les premiers temps ses obsessions se traduisaient surtout par des actes. Enfant, il se montrait excessivement pointilleux ; contrairement à ce que l'on voit dans toutes les autres familles, c'était sa chambre qui était la mieux rangée, et souvent il gourmandait ses propres parents pour leur propension au désordre. Le summum de ses manies fut atteint lorsqu'il se sentit incapable de ranger dans sa trousse des crayons de couleur de taille inégale. Il passait un temps infini, le soir avant de se coucher, à faire des dessins avec les crayons orange, marron, gris, noir et violet, afin qu'ils possèdent exactement la même longueur que les bleu, vert, jaune, rose et rouge si souvent utilisés en classe. Sa mère finit par lui enlever ses crayons de couleur qu'elle

remplaça par des feutres. Contrairement à ce que l'on eût pu craindre, le petit Michel en éprouva un extrême soulagement, et le reste de sa scolarité s'en trouva grandement facilité.

Salve d'applaudissements. Le présentateur se hâte de rejoindre le conférencier sur l'estrade :

« Merci, Monsieur Blanquart, merci à vous pour ces passionnantes données qui nous permettront de savoir au mieux comment gérer nos animaux domestiques. Des projets de recherche ?

– Oui, nous avons lancé une grande étude longitudinale sur l'analyse des chutes selon le type de revêtement au sol. Cela nous permettra de donner de précieux conseils à tous les établissements de santé, notamment gérontologiques, d'ici dix à douze ans.

– Admirable. Encore un grand bravo à vous. À présent nous avons le privilège d'accueillir Michel Joubert, l'auteur du célèbre ouvrage sur la vitesse d'usure des crayons de couleur, qui vient nous parler d'un sujet tout à fait différent que je lui laisse le soin de vous dévoiler. Mesdames et messieurs, Michel Joubert ! »

Notre homme fait son entrée, relativement serein malgré l'émotion suscitée par les applaudissements. Il a débité ses répétitions si vite qu'il a eu le temps, avant de s'avancer sur la scène, de trouver en prime un nom de fleur pour chaque lettre de l'alphabet en partant de la fin. Rien de mauvais ne peut donc lui arriver. Les éclairages sont orientés de telle sorte que le public est invisible. Il s'efforce de s'imaginer dans sa salle de bain, sort de sa poche gauche — toujours la gauche — le texte de son allocution, se racle la gorge trois fois — toujours trois fois —, chausse ses lunettes qu'il tire de sa poche de poitrine — toujours la poche de poitrine —, et commence :

« Mesdames, messieurs, chers amis chercheurs... »

Sa voix est posée, personne ne pourrait imaginer tout ce qu'il lui a fallu surmonter pour en arriver là.

En effet, cette aisance non plus n'était guère gagnée d'avance. Après avoir été un enfant bégayant, il était devenu un adolescent bafouilleur. Paradoxalement, alors que cela le desservait notablement dans sa vie d'étudiant, ce défaut lui attira les bonnes grâces de moult jeunes filles qui se trouvaient tout attendries lorsque ce beau jeune homme se mettait à mélanger ses mots sitôt qu'il tentait ne serait-ce que de leur demander le sel, ou du sucre pour son café. Il avait eu la chance de tomber à dix-neuf ans sur une Anita, poupée tout en rondeurs très dégourdie, qui lui avait appris l'essentiel de ce qu'il y avait à savoir en matière de sexualité. Quelques autres avaient suivi, jusqu'à Marie, maitresse dominante qui avait décidé de prendre son destin en main. Femme d'une grande rigidité, elle se satisfaisait particulièrement bien des obsessions de son époux qui n'aurait jamais laissé trainer une chaussette sale ni la vaisselle dans l'évier, et qui aurait été bien incapable de mener de front une vie de famille et une relation adultère. La sécurité que Marie avait apportée à Michel lui avait permis d'apprendre de nombreuses techniques pour se désangoisser, et l'intérêt de son épouse pour ses recherches lui permettait d'infinies répétitions de ses discours avant la restitution officielle. Comme Marie se sentait particulièrement concernée par son présent sujet de recherche, Michel put en rendre compte sans presque regarder ses notes.

« Vous le savez tous, rien n'est plus exaspérant dans notre vie quotidienne que ces petits accrocs qui nous agacent et nous font perdre du temps : la tartine qui tombe, la tache de café sur la chemise, le coup de téléphone lorsqu'on est dans son bain. »

Petite pause. Le public est réceptif, silencieux. Michel reprend :

« L'un de ces petits agacements, qui a été repéré lors d'un sondage organisé par mon laboratoire de recherche sur la question des contrariétés de la vie il y a deux ans, fait état de 42 % de la population qui trouve insupportable de tirer sur une feuille de papier toilette dans les distributeurs de papier toilette carrés, et que la suivante, la dernière en général, tombe par terre. Outre le fait que devoir se baisser pour ramasser est déjà contrariant au vu de la situation

dans laquelle on se trouve (rires de l'assemblée), les problèmes d'hygiène et d'écologie subséquents ne sauraient être pris à la légère ; en effet, que la feuille soit utilisée ou jetée sans avoir servi, la situation est tout aussi problématique. »

Michel Joubert change de fiche. Il devine l'attente du public dans son silence attentif.

« C'est pourquoi nous avons mené une étude portant sur tous les types de papier, simple, double, triple épaisseur, et tous les types de distributeurs. Nous avons fait des milliers de tests en prenant en compte la variable spatiale du lieu d'aisance et des modes d'aération lorsqu'il s'agissait de toilettes publiques, lesquels ont un impact direct sur les modalités et la probabilité de chute de la feuille. Nous avons pu écarter comme facteurs négligeables la couleur, l'odeur, et le nombre de feuilles du paquet au départ qui n'impactent pas la chute. »

Là Michel Joubert se lance dans une complexe analyse des données qui permet de rendre compte de l'ensemble des protocoles et des résultats. La foule ne peut que s'émerveiller devant la précision et l'exhaustivité des éléments présentés.

C'est son obsession de perfection qui avait permis à Michel d'entrer dans le prestigieux laboratoire de recherche du CNRS : non content de produire des rapports parfaits, il s'était montré un exceptionnel contradicteur des travaux de ses condisciples. Certes, cela lui avait valu quelques inimitiés dans les rangs de ses collègues, mais les directeurs de recherche en avaient fait un précieux adjuvant, lui confiant les thèses qu'ils n'avaient pas le temps de lire afin qu'il y traque les moindres failles. Toute la gloire leur revenait, évidemment, mais Michel, tout à ses propres préoccupations, n'en prenait pas ombrage. On décida tout de même de lui confier des recherches, mais dans des secteurs où il ne dilapiderait pas les rares subsides alloués par l'État ou les partenaires privés en proposant des protocoles de recherche sur des périodes de cinq à dix ans, comme l'auraient imposé tous les projets qu'il avait soumis jusqu'alors.

C'est ainsi qu'il fut affecté à une petite unité, celle des études d'improbabologie : elles consistaient à tâcher de répondre à des questions que personne ne se posait ou qui paraissaient d'une grande futilité, mais qui débouchaient souvent sur des conclusions originales ou lançaient des pistes vers des recherches plus sérieuses. C'était le lieu où se retrouvaient les personnes les plus créatives, mais aussi les plus farfelues, parmi les scientifiques. Depuis dix ans qu'il y travaillait, Michel Joubert avait fini par trouver ses marques et se sentir parfaitement à l'aise dans ses travaux. Ce qui n'empêchait pas les directeurs de thèse de continuer à lui soumettre, moyennant un léger défraiement, les pavés qu'ils voulaient s'épargner de lire.

« La conclusion que nous avons pu en tirer est donc qu'il suffit de fixer ensemble les seules trois dernières feuilles pour que plus jamais l'une d'entre elles ne tombe par terre. Nous avons lancé auprès d'un cabinet d'experts une étude de faisabilité qui a fait ressortir que le cout supplémentaire pour les fabricants, quelle que soit la nature du papier, ne s'élèverait pas à plus de cent euros par tonne produite. Étant donné le rapport cout/satisfaction de l'utilisateur, il est certain que les entreprises produisant ces articles n'hésiteront pas à rajouter cet infime investissement pour rendre autant de gens plus heureux dans leur vie quotidienne. Je vous remercie de votre attention. »

Le présentateur le rejoint, sourire aux lèvres, tandis que le public applaudit chaleureusement.

« Bravo, et merci à vous pour cette avancée magistrale vers une vie meilleure. Des projets ?

– Nous finalisons l'article qui devrait paraître prochainement dans une grande revue scientifique. Mais nous n'avons pas encore lancé d'autre recherche. Celle-ci nous ayant pris près d'un an et demi, l'équipe aspire à un peu de repos avant de se remettre au travail.

– Eh bien encore un grand merci à Michel Joubert que je vous demande d'applaudir à nouveau ! »

Michel Joubert, tout à fait satisfait de sa performance, n'éprouve pas même le besoin de compter les marches en quittant l'estrade, et il sort presque heureux de la salle de conférence pour retourner à son laboratoire.

Il aurait certainement eu le cœur bien moins léger s'il avait su que, juste en face de la salle dédiée aux recherches d'improbabologie où il avait accompli sa prestation, se déroulait l'assemblée générale du grand groupe Lotex, leader sur le marché du papier hygiénique : mouchoirs, essuie-tout, protections féminines, couches et papier toilette. Presque à l'instant où notre orateur quitte l'immeuble, le rapporteur aux comptes de l'entreprise finit d'analyser les graphiques et statistiques projetés sur l'écran géant :

« ... dont le nombre d'utilisateurs n'a cessé de diminuer pour atteindre la portion congrue de 1,4 % dans le monde, et moins encore en France où la consommation de ce modèle n'avoisine qu'à peine les 1 %, 0,97 % pour être exact. Étant donné que c'est le seul poste déficitaire de toute notre production, le conseil d'administration a proposé de mettre au vote la suppression définitive de la fabrication du papier toilette carré. »

La barque du désert

Martine Ferachou, 2^e prix

Publié dans *Le dévorant* n°294

Bientôt, il prendra le large ! Il mettra fin à son exil. Il quittera cette terre qui n'est pas sienne. Il retrouvera le berceau de ses origines ! Pour lors, il enrage... de sa jeunesse... de son impuissance... Et ne peut qu'attendre, dans les meilleures conditions possibles, l'arrivée du grand jour.

L'endroit ? Un désert ! Aucune trace de présence humaine. C'est pour cela qu'il l'a choisi. Et aussi, à cause de la barque. Le chemin de Charente s'interrompt quelques centaines de mètres en amont : randonneurs, cyclistes, promeneurs du dimanche s'arrêtent en même temps que lui. La nature, au bout de ce sentier aménagé par l'homme, reprend ses droits. On la sent hostile. Elle n'est que bruissements de roseaux, piailllements d'avocettes... Des yeux vous guettent, entre rive et surface de l'eau : les ragondins, énormes, puissants... Et puis, la Charente, large, si boueuse qu'elle ne livre pas ses fonds, inquiétante, rendue capricieuse par la force des marées... Qui s'aventurerait ?

Hamid est né là, de parents immigrés, voici douze ans. Enfin... dans la ville toute proche : Rochefort. Jamais, il ne pourra revenir au pays. Même pas pour des vacances. Il a créé lui-même les images du Maroc qui hantent son esprit grâce à quelques recherches effectuées au centre de documentation du collège. « Grande diversité de paysages » disait l'article. De la mer à l'Atlas, il a pu en voir des photos, sur l'écran de l'ordinateur ! Mais c'est le désert qui l'a fasciné ! C'est le désert qu'il a gardé dans sa tête. Ces horizons lointains couleur miel... Ces dunes de sable brûlant, faites et défaites par les vents... Ces étendues blondes et arides, seulement traversées par quelques hommes noirs, chevauchant des dromadaires. Des images pour touristes qui cachent un autre visage, moins rieur celui-là ! Mais comment l'enfant le saurait-il ?

Hamid survit tel un arbre sans racines. Cette ville l'a vu naître et grandir, pourtant il ne l'habite pas... Ou plutôt c'est elle qui ne l'habite pas ! Le cœur de l'enfant bat pour un ailleurs lointain et inconnu, pour un pays niché sous d'autres cieux. Il ressent, au plus profond de son être, sans pouvoir l'exprimer, ce déracinement. Alors, dès la fin des cours, il passe à la cité, à « l'appart' », troque son cartable, faux Adidas, contre un vieux sac à dos ayant appartenu à son père ; il ne répond ni aux taquineries de ses frères ni aux questions de sa mère, et fuit, de toutes ses jambes. Il longe le chemin de Charente. Souvent, à marée haute, un gros bateau de commerce manœuvre

sur la rivière, dirigé par un homme « Playmobil » juché tout en haut dans la cabine de pilotage. Les voiliers s'écartent prudemment du monstre, puis lancent fièrement grand-voile et génois. À d'autres, le spectacle est plaisant. Hamid, lui, ne perd jamais de temps en contemplation. Il continue son parcours, tête tournée vers l'horizon, poursuivant un seul but : rejoindre son refuge, son ailleurs, son jardin secret, quitter la civilisation, atteindre la barque, sa barque...

Il se souvient du jour où, pour la première fois, il a franchi la limite, poussé, sans doute, par quelque prémonition. C'est ce jour-là qu'il l'a trouvée. Plus de chemin... Se faufiler sous la clôture, s'enfoncer, pieds nus, dans la vasière. Se demander, un peu tard, si on va pouvoir s'en sortir, si ce n'est pas risqué. Sentir la boue coller, les uns avec les autres, les orteils impuissants. Extraire péniblement chaque jambe du borbier pour l'y remettre, un pas plus loin, et ainsi, progresser. Risquer la chute à tout moment, mais progresser, envers et contre tout. Et puis, au détour d'un herbier, plus haut, plus sec que les autres, la découvrir, à peine penchée sur sa quille, coincée par une vieille souche, abandonnée, fatiguée, sale... L'enfant, en reste bouche bée... Il jette à l'intérieur de la barque ses deux baskets qu'il a nouées ensemble, par les lacets, et mises autour de son cou, en bandoulière. Il détaille mieux l'endroit où les chaussures sont tombées et note que le fond du bateau est en bois noir, recouvert, en partie, de petits branchages, d'herbes fanées et même de fientes d'oiseaux. Peu importe, il se hisse et vient s'écrouler à côté de ses chaussures. Il reprend son souffle durant quelques minutes, assis sur son séant, se voit si gluant, si boueux... Il rit ! Puis, se laisse aller en arrière, bras croisés sous la tête, observe le ciel charentais, y découvre l'éclat furtif d'un avion et rit encore... du bonheur de se sentir, enfin, vivant et libre, dans un endroit qu'il a choisi...

C'était il y a plusieurs mois... Depuis, il n'a jamais cessé de venir à la barque. Par tous les temps ! Et dans le plus grand secret, dès que la chose était possible... Il a pu constater que la Charente, jamais, même par gros coefficient de marée, ne vient lécher les flancs de la vieille embarcation. Alors, il a décidé d'en faire le plus merveilleux des radeaux de fortune ! Il a aménagé un étroit chemin de roseaux épais, mais discret, pour l'atteindre sans se salir les pieds. Il a récupéré, abandonnés aux ordures ménagères, les restes d'une toile de tente, et les a bricolés patiemment afin que la barque soit presque totalement couverte. Arceaux plus bâche : la pluie ne s'est plus invitée chez lui. Il a alors entièrement tapissé le fond de cartons épais, puis il a déposé là le duvet qu'il a eu en cadeau d'anniversaire. Quelques trésors complètent cet attirail : une lampe de poche solaire et un couteau Opinel échangés, avec un camarade, contre un lavage de vélo, un bout en bon état donné par le vieux Lucien, une boussole « empruntée » au collègue. Et le plus précieux de tous ses biens : une carte postale du désert marocain. Il a recopié, au dos, de son écriture mal assurée, une phrase rencontrée dans son manuel de langue française. Une citation dont il n'a pas pleinement saisi le sens, mais qui, tout de suite, a parlé à son cœur : « Je sais bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche ».

Aujourd'hui, engoncé dans ses vêtements les plus chauds, il presse le pas. Il lui tarde d'être lové dans son refuge. La journée s'annonce glaciale, venteuse et pluvieuse... On est au mois de février tout de même ! Mais qu'importe ! Le vieux sac à dos, devenu son indispensable compagnon d'équipée, contient de la nourriture grappillée de-ci de-là, une bouteille d'eau, le lecteur usagé de son grand frère, et quelques CD des meilleurs chanteurs marocains (il écoute surtout celui dont il partage le prénom, Hamid Zahir, le meilleur d'entre eux). Il arrive enfin au bout du chemin de Charente : il appelle l'endroit « La frontière ». Il guette, attend le moment propice pour sauter de l'autre côté. À cet instant, son horizon s'éclaircit, son cœur bat la chamade...

Bien calé, maintenant, dans le fond du bateau, il cherche son casse-croute et mord dedans, à belles dents. Le bonheur, ça creuse ! Puis, il avale, à grandes goulées, l'eau de la bouteille. Ici, les gestes banals du quotidien se transforment en vrais plaisirs. De temps à autre, il pointe sa tête hors de l'abri pour contempler, à trois mètres de lui, les va-et-vient de la rivière. La marée basse le fascine : les terres luisantes abandonnées par les eaux sont striées d'une multitude de courbes, tel

le sable du désert marocain balayé par les vents. Les empreintes laissées par les oiseaux du littoral sont celles des pattes des chameaux. La touffe de roseaux, là, un peu plus loin, une oasis... Il peut contempler ce spectacle pendant des heures ! Il se sait chez lui ! Enfin ! Il rêve, aussi... Le radeau n'est plus prisonnier. Il flotte sereinement... Et lui, Hamid, ressent la force de ses treize ans à venir. Que diable, il peut naviguer jusqu'au Maroc ! Le vieux Lucien (qui fut, jadis, un si bon marin) lui a prêté ses cartes et son sextant, cet outil fantastique qui permet, en mesurant la hauteur des astres par rapport à l'horizon, de trouver sa route sur la mer immense ! Il rêve, éveillé, emmitouflé dans son duvet... Puis s'endort... Et rêve de plus belle !

Soudain, le silence se fait assourdissant ! Pluie et vent s'abattent sur le marais, mugissent et grondent... L'embarcation tressaute. Une vague énorme vient s'écraser contre son flanc, la libère de sa prison naturelle, l'emporte dans un désordre absolu de végétaux, de bois, de spectres flottants ! Une rafale l'enveloppe, une autre l'empoigne, la brimbale... Elle n'est plus que le jouet des éléments en furie ! Une bourrasque effrénée l'arrache aux eaux furieuses de la Charente, la soulève, l'envole tel un fétu de paille...

Hamid, tiré de son sommeil avec brutalité, ne comprend pas ce qui se passe. Tourneboulé, ahuri, il se cramponne de toutes ses forces au bord vermoulu de la vieille barque que les éléments déchainés ne traitent pas mieux qu'un vulgaire brin d'herbe... Jamais, de sa courte vie, l'enfant n'a connu un tel déferlement de violence. À peine, la peur a-t-elle le temps de nouer son ventre ! À peine, une pensée pour sa famille naît-elle dans son esprit ! Une évidence le submerge : « Ça y est... je vole... enfin... je pars... ».

Hélas, celle qui emporte Hamid en son sein s'appelle... Xynthia !

Tragique destinée

André Bonniseau, 3^e prix

Publié dans *Le dévorant* n°299

Le regretté Claude Koch, éminent membre du CLEC, homme sensible aux affres infligées à la nature et ardent défenseur des plus faibles, les silencieux, les malaimés, les ignorés, les invisibles avait fait, en son temps, s'émouvoir ses lecteurs et auditeurs sur le triste sort du puceron, qu'il désignait comme l'être vivant le plus mal loti de l'univers.

Eh bien, au risque de troubler son âme qui doit gambader de prairies en vignobles, j'ose avancer, preuves à l'appui, une autre hypothèse : il est un être, sur notre planète, qui connaît bien pire sort que tous ces maudits pucerons, envahisseurs pugnaces, suceurs de sève invétérés, parasites impénitents : l'huitre.

Voilà une petite bestiole qui ne demande rien à personne ; à peine née, minuscule et fragile, elle va courageusement se coller sur un pieu, une tuile égarée ou un rocher de granite, au milieu des copines déjà agglutinées là et qui attendent sagement que les courants marins leur apportent des nourritures microscopiques à se mettre sous la lamelle. Sûr qu'elle ne ferait pas de mal à une mouche, même si un jour improbable les mouches prenaient gout aux jeux subaquatiques !

Bien arrimée sur son banc pour la vie, du moins le croit-elle dans l'insouciance de sa jeunesse, elle reste là, stoïque, discrète, échangeant sans doute quelques signes avec les voisines, mais sans jamais troubler la quiétude des colocataires ou des passants. Jamais ne fut observée la moindre velléité d'un banc d'huitres à bâiller plus haut que sa valve.

Cela tient de famille : chez l'huitre on est taiseux, on la ferme depuis la nuit des temps.

Peu lui chaut, je pense, que ses détracteurs blâment son herméticité... « Et alors ? doit-elle se dire, je ne vais tout de même pas dévoiler mon intimité aux voisines ! Encore que, si je me laissais aller à m'ouvrir plus que ne nécessite la nature, aucune n'y verrait effronterie, malséance ou exhibitionnisme. Nous sommes faites pareillement : il y a bien telle ou telle qui soit maigrichonne ou ventrue, un peu large ou trop étroite, qui ait un loupé vaseux ici ou là sous son vernis intérieur, mais on ne va pas se rentrer dans la coquille pour autant. Non, le problème, le vrai, celui qui nous contraint à rester sur notre quant-à-soi est qu'on ne sait pas qui, dans la colonie, est garçon ou fille. Et ça change sans cesse... à chaque saison... mâle aujourd'hui, femelle demain... Ce n'est qu'à la saison des amours, que, sans se préoccuper de qui est qui, nous nous laissons aller. Chacun chacune envoie, par saccades langoureuses, ce dont la nature l'a empli. La vague blanchie de cette myriade de gamètes porte au loin les fruits de nos abandons irrépressibles et hasardeux qui durent jusqu'à notre vacuité complète. Alors, l'eau est lait. Puis, épuisées et pas trop fières de ces égarements, nous nous refermons et nous faisons oublier. »

Jolie petite histoire, me surprends-je parfois à imaginer, non sans un zeste de honte : cet hermaphrodisme alternatif agrémenté de poussées orgiaques doit avoir de bons côtés qui pimenteraient probablement nos ébats humains. L'extase collective et universelle... On peut rêver et en venir à négliger lâchement la désolante réalité, oublier ces jeunottes arrachées sans ménagement de leur solide berceau par un marteau ravisseur habilement manié. Aussitôt enlevées, aussitôt jetées en prison dans de grands sacs aux mailles bien ajustées pour désespérer toute velléité d'évasion. Condamnées à perpète sans jugement ! Et des sacs elles en subiront durant leur enfermement : des noirs, des bleus, des orange... surtout des noirs. Mauvais présage... Et combien de transbahutages, de brassages, de gerbages, enfin toutes ces manipulations violentes qui au terme de quelques années leur vaudront un label flatteur dont elles ignorent encore l'issue macabre : « Bonnes à mettre sur le marché ! »

Les pauvrettes se trémousseraient de fierté si elles le pouvaient. Elles, qui n'ont connu que la captivité des geôles ostréicoles, les voilà cajolées, lavées, brossées, mesurées, pesées, calibrées... Acéphales peut-être, mais pas insensibles au dorlotement ! Les plus belles auront droit au traitement de faveur des vedettes : passer quelques semaines en piscine privée à déguster jour et nuit de succulentes navicules bleues. Et chacune de se mirer le soir au reflet mordoré du soleil couchant automnal : « Miroir, mon beau miroir, suis-je la plus belle du bassin ? Mon manteau s'est-il pigmenté des tons cobalt ou turquoise et des irisations dorées qui me feront reine des mers ? » Il apparaît surprenant que, malgré son apparente solide constitution et une expérience génétique incontestable, l'huitre reste aussi incorrigiblement naïve.

Car toutes ces belles illusions vont sombrer ! d'abord au fond d'une cagette, où serrées comme des sardines elles ne pourront pas même s'aérer le siphon, puis sur le rebord d'un évier où une lame assassine va violer les belles l'une après l'autre, sans scrupules. Perfectionniste dans la barbarie, le responsable du méfait videra le pauvre animal de son eau vive, le laissera souffrir de ses muscles mutilés, le torturera en avivant ses blessures au vinaigre ou au citron...

Mais le plus douloureux semble-t-il, encore que nul ne puisse en témoigner, reste, après un voyage étouffant le long de l'œsophage, le bain stomacal dans un mélange peu ragoutant de sucres gastriques, d'anchoïade et de Muscadet... le tout rythmé par la rengaine humiliante de l'aveur aviné : « Cale-toi bien ma fille pour voir passer les copines ! » Pour peu que l'anis, la gentiane, le houblon ou le malt aient précédé le breuvage sur lie, l'agonie mérite la requalification en supplice... et l'auteur l'accusation de tortionnaire.

Une vie d'abstinence pour sombrer dans l'alcool comme un vulgaire cornichon !

Leurs cousines perlières du Pacifique ne connaissent pas un sort plus enviable. Qu'on m'explique pourquoi, après avoir inventé les procédés les plus ingénieux pour aller, sans risque, poser la petite graine au plus profond des fragiles méandres de ses muscles diaphanes, il faut sacrifier la mère porteuse pour récupérer le bébé. Et que la perle soit parfaite ou difforme, le sort des accouchées est identique : la mort lente au milieu des détritiques pour les malchanceuses, la souffrance abrégée entre les mâchoires des poissons-chats géants pour les autres. En résumé, tu bosses bien, tu bosses mal, tu finiras exécutée itou. Informées de cela par le coquille à coquille, la plupart ne se sentent pas motivées pour produire une magnifique pièce de parure, parfaitement sphérique, bien dodue et pesante, d'une nacre uniforme à la teinte inédite... Affirmer qu'elles coincent la bulle serait exagéré, mais on peut comprendre qu'elles ne se lancent pas bille en tête dans l'excès de zèle. Et après cela, les « perliculteurs » s'étonneront d'une qualité insuffisante et irrégulière ! Qu'ils épargnent plutôt leurs ouvrières ! Qu'ils leur donnent de nouvelles chances de maternité ! Qu'ils ne tuent pas la belle aux perles d'or !

Le lecteur s'interrogera légitimement : pourquoi cette sollicitude exclusive pour l'huitre ? Fétichisme saugrenu ? Fantasma inavouable ? Mépris des autres coquillages ?

J'ai beaucoup réfléchi à la question. J'avoue que la lente agonie des noyaux nacrés d'une douzaine de coquilles Saint-Jacques, ouvertes et déchirées en deux temps trois mouvements par l'écailler du marché, qui se convulsent dans un vulgaire sac de plastique bleu ciel en se vidant de leur liquide vital me peine...

De même que m'émeut la symphonie des chuintements de moules qui écartent d'un coup leurs légères ailes ardoisées pour expirer, engluées dans l'huile d'olive, asphyxiées par les relents d'ail et d'échalote, vaincues par le sauvignon en ébullition... Et qui, dans une ultime provocation s'ouvrent impudiques et semblent crier : allez, vas-y gros porc, rince ton œil de voyeur lubrique ! Prends ton pied en lorgnant le mien ! Et mon byssus, tu l'as vue, ma petite touffe de byssus ? Allez, dis-le, avoue, elle t'inspire quoi ma petite touffe ?

Non, je préfère ne pas voir... Je les brasse vivement pour écouter leur souffrance. Quand les jérémiades provocantes se calment, l'air de ne pas y toucher, aidé par la vapeur opacifiante, je persille, j'aïlle, je saupoudre de cumin, je crème...

D'accord, toutes les fins sont dramatiques. Mais rien ne peut se comparer au funeste destin de nos mollusques lamellibranches. Non rien de rien ! Les coquilles, elles, ont vécu librement de belles années avant qu'un coquiller pressé par le calendrier les arrache de leur moelleux sable natal pour les soumettre à la rudesse d'un pont dégoulinant. Les moules aussi ont connu une vie entière de liberté, filaments solidement déployés assurant un arrimage apte à défier toutes les humeurs marines et se jouer des prédateurs les plus pervers.

Alors que faire ? D'accord, les abattoirs sont tenus de ne pas faire souffrir les bêtes avant le sacrifice suprême. Mais nous n'allons pas passer par un service aussi lourd pour une douzaine d'huitres, ni même pour une bourriche.

Non, bien sûr ! Investir dans des officines spécialisées ? Il y a d'autres urgences... Et puis le chômage y serait à marée haute les mois sans « r ».

Nos voisins helvètes interdisent de jeter vivants dans l'eau bouillante les homards, langoustes et autres crustacés. Louable sollicitude pour ces immigrés ! Il ne s'agit, selon le restaurateur Kevin Gatin, que de « planter fermement un couteau dans le cerveau du crustacé ». Ouf, on a eu peur pour lui !

Face à ces alternatives discutables et dans l'attente des progrès de la science relatifs à l'euthanasie des coquillages avant consommation, et constatant que le système nous refuse les moyens de notre compassion, je propose de conclure que nous sommes dans l'obligation urgente de ne rien changer à nos habitudes !

